

# Un crétin et sa harpe



Dante Gabriel Rossetti (1828-1882), *La Ghirlandata* (1873), Guildhall Gallery, London, England.

## Un crétin et sa harpe

« Qu'est-ce qu'un crétin ? »

— Le crétin ou méseul est un homme qui dégoûte.

— Qu'est-ce qu'une harpe ?

— Une harpe est un instrument qui transporte de la terre au ciel. »

On me demandait un jour si j'avais la musique. Je répondis :

« Oui, quand elle sort de l'âme ; non, quand elle vient des doigts ou du gosier.

— Qu'est-ce que vous appelez donc jouer ou chanter avec âme, ou, pour mieux dire, avoir de l'âme en musique ?

— En musique, avoir de l'âme ?

— Oui ; qu'est-ce que c'est ?

— C'est faire pleurer ceux qui ont envie de rire, c'est pleurer soi-même, d'abord. Ce sont des larmes qui coulent de vos cordes, de votre voix, de vos clefs, de votre instrument, et qui vont s'épandre sur tout l'auditoire pour le toucher comme le ferait une belle et jeune fille, demi-nue, souriante de chagrin à la bouche pour moins vous déplaire, vous montrant ses pieds blancs et fins s'entaillant sur la terre, implorant pour sa mère un morceau de pain, pour elle des vêtements : la décence pour la jeune fille, la vie pour la vieille mère.

— Qu'est-ce qu'un auditoire ?

— Plusieurs corps, peu d'âmes.

— Et un instrumentiste ou un chanteur ?

— Un seul corps qui doit donner des âmes à ceux qui n'en ont pas. »

Mais passons à ceci.

C'était en décembre, – décembre avec ses jours rognés par le solstice, son herbe rare et noire, sa bise, ses arbres craquant et engourdis, sa terre dure, son soleil blanc sur la glace qui porte.

C'était le soir, – le soir d'hiver, avec ses réverbères flottant comme des feux de sorciers, son ciel incertain de couleur, ses étoiles se courant les unes après les autres comme pour s'échauffer ; le soir avec ses cloches qui résonnent pour l'Angélus comme si elles étaient de cristal ; le soir avec ses voitures de riches qui vont tièdes, et qui passent sur les piétons pauvres qui ont froid ; le soir enfin avec ses orgues qui mêlent leurs sons aux cris de ceux qui les portent.

C'était en décembre ; – c'était le soir. À la porte d'une ville, un crétin s'asseyait le jour sur une pierre noire taillée jadis à facettes, mais qui s'était aplatie sous le souffle du temps. – Qu'il fit froid, qu'il fit chaud, qu'il y eût soleil, boue, poussière, brouillard, vent, pluie, neige, grêle, givre ou verglas, le crétin quittait l'enfoncement pierreux et humide d'un carrefour où il avait pour parquet la terre, pour lit un fagot de branches, pour matelas une botte de paille, et pour couverture des guenilles ; mettait ses pieds dans des sabots minces presque de tous côtés comme une feuille d'arbre ; jetait ses jambes dans un pantalon arlequin par misère, couvrait ses épaules et ses bras d'une moitié de veste, roulait autour de son cou quelque chose qui avait été cravate, était devenue ensuite cordure de cravate, puis crochon, puis enfin fil de soie, pour ainsi dire.

Avec tout cela, ou plutôt manquant de tout cela, le crétin, sans chemise et sans chapeau, accourait vers sa pierre noire. C'était son trône ; personne ne cherchait à le lui disputer ; il se plaçait sur sa borne avec une fierté gueuse. Ses confrères en guenilles l'appelaient le roi des mendiants parce qu'il les surpassait tous en pauvreté. C'était lui qui avait toujours le plus faim, qui était le plus mouillé, le plus brûlé, le plus gelé, le plus nu, parce qu'il était horrible, que ses pieds étaient ronds et retournés, ses jambes courtes et noueuses, ses bras avec trois doigts à chacun par main, ses yeux comme ceux d'un petit oiseau, son nez dépassé par ses joues, sa bouche à six dents, et sa tête énorme presque comme cheveux. – Parce que la nature l'avait construit ainsi, on semblait lui dire : « Que la nature te nourrisse, t'habille, te chauffe, te rafraichisse, te loge, te plaigne, t'aime ! » Aussi le pauvre crétin se trouvait souvent réduit à manger ses ongles et à boire dans un creuset de boue l'eau que lui envoyait le ciel.

Un jour qu'il avait vécu de « Dieu vous bénisse ! Dieu vous assiste ! Je n'ai pas de monnaie ; je ne peux pas vous donner ; je ne peux pas vous donner ; que la Providence vous soit en aide ! » – et d'une foule de formules toujours sèches et souvent absurdes, – sept heures, huit heures, neuf heures, dix heures adoré sonné, et le crétin depuis midi n'avait mangé encore qu'un seul petit morceau de pain qu'un pauvre s'était plu à lui faire don. Et voilà que le géolier de la ville, ivre, rassasié, crie au méseul : « Va te coucher, vieux monstre ! N'entends-tu pas la dixième heure du soir ? Allons, vilain ! attendrais-tu par hasard ton équipage ? Va donc ! va donc ! » Et le géolier lui bourrait dans la poitrine son trousseau de clefs. – Le crétin tomba, se releva et partit. – Le géolier entra, se prit à rire et se coucha.

Dans une rue où les réverbères s'étaient éteints, cinq grandes fenêtres l'éclairaient magnifiquement, malgré que les vitres semblaient être en verre dépoli, tant il faisait froid en dehors et chaud en dedans. – Dans les salons de ces cinq fenêtres se mêlaient l'artiste et l'amateur-artiste de musique. Les femmes, ces âmes personnifiées, y abondaient surtout ; aussi était-on là sans tête et sans regards positifs, tant le cœur était gros et gonflé, battant à perdre haleine, à se rompre. – Ô vous qui avez parcouru certaines soirées musicales, ne vous êtes-vous pas senti plusieurs fois mourir à la vue de ces femmes sous des fleurs, des soieries, des velours, des diamants ? Ne vous êtes-vous pas dit, si là on peut se dire une chose, que Dieu se trouvait un moment dans tout cela plus qu'il n'était ailleurs, qu'il assistait à la distribution de toute cette harmonie, allant frapper sur chacun jusqu'à la moelle de ses os pour couler dans ses membres la volupté, les délices, l'extase ? – En effet, c'est la clarinette qui vous charme ; le cor vous rend fier ; la basse émeut profondément ; le hautbois fait voir des montagnes, des chalets, des troupeaux, des bergères ; la flûte vous berce ; le piano avec ses masses de sons ressemble à ces génies de musique qui s'entrechoquent en dansant près du lit d'un bienheureux pour le réjouir. – Puis le violon, ce lutteur tout ciré, tout frotté pour le combat, se présente disant : « Regardez, je ne suis pas beau, moi ! mais écoutez comment je parle. Je pleure, je ris, je tonne, je caresse, je crie, je soupire, et cela presque en même temps ; et je n'ai pour tout cela que quatre bouches. Mais aussi j'ai une âme toute mes quatre bouches ; c'est là qu'est mon sentiment, mon amour ; c'est de là que partent mes passions ; c'est là que s'allume le tourbillon qui porte étincelles, incendie, ravage dans l'auditoire. Tant que je combats, je commande, et tant que je commande, on m'obéit ; quand je cesse, on m'admire encore, car je ne suis pas fatigué ; la lutte ne m'apporte que plus de vigueur. Je renais de mes paroles, comme le phénix se reproduit de ses cendres, la vie de son néant. – Roi des sons, plus j'en suis prodigue, plus mon royaume est grand et plein de puissance !... »

On venait d'entendre successivement dans les salons de la rue Blanche tous les instruments dont nous venons de parler. Restait la harpe ; – la harpe avec ses accents perlés qui sonnent comme de l'or en s'échappant de ses cordes ; – la harpe qui fait adorer la femme qui la touche ; – la harpe enfin, joie de David et de Dieu.

Jusqu'à ce moment, la harpe était demeurée muette.

Tout à coup a lieu une de ces rumeurs qui annoncent que quelque chose va arriver... C'est une femme de trente ans qui monte sur l'estrade des solistes, prend sa harpe, l'amène à elle, la balance, l'effleure de préludes.

Cette femme est pâle, bien pâle ; ses yeux sont bruns et doux, – son front peu élevé ; – sa chevelure ondule sous quelques fleurs ; sa bouche a des lèvres fines et des dents blanches ; son pied est celui d'un enfant ; sa main est ravissante, et sa taille c'est le roseau qui plie.

On se tait, elle commence ; elle continue, et alors pas une tête ne bouge, pas un bras ne gesticule, pas un regard ne se détourne ; tout est suspendu, arrêté, fixe, mort. Les lumières au plafond paraissent vivre seules avec un être qui agite et maîtrise à son gré une harmonie frissonnante devant des personnages en cire ; car les salons deviennent une ruine d'Herculanum ; l'auditoire est pétrifié !

Descendons un peu dans la rue Blanche pour voir et aussi entendre ce qui s'y passe.

Onze heures et demie sonnent. La rue est déserte ; cependant on aperçoit venir d'un point diagonal quelque chose de plus large que haut, comme un homme qui marcherait, horizontal, portant sur un bras perpendiculaire. – C'est le crétin, portant son cabas et qui ne fait que se plaindre en soufflant sur ses doigts. Il se rend à son carrefour ; il va mettre son corps, que la faim possède, entre la terre et l'air. Ne croyant plus à Dieu, accoutumé aux rebuffades des hommes, aux cris des enfants, à l'horreur qu'il inspire à tous, il n'a pourtant qu'une peur, celle de mourir, car il tient à la vie autant que ses sabots tiennent peu à ses pieds. Il se plaint, mais c'est presque chez lui une habitude ; même quand il a mangé, il grommelle ; c'est un tic de son larynx. – Néanmoins le méseul souffrait horriblement au soir dont nous parlons, lorsqu'il arriva sous les fenêtres éclairées de la rue Blanche. – D'un bond il s'arrête sur son cabas, ne souffle plus sur sa chair, oublie qu'il a faim, qu'il a froid, lance ses yeux aux croisées, ses oreilles aux sons. – Voilà que, de glacé qu'il était, son sang devient chaud ; de stupide et sauvage qu'était sa figure, elle prend une teinte d'étrange expression. Tout le jeu des organes du crétin semble être en un mouvement insolite ; il ne se sent plus dans la rue, exposé à ce vent qui a éteint les réverbères en figeant au ciel ; il éprouve des suffocations comme un petit Auvergnat qui aurait dîné en cour ; il se remue de ses doigts, de ses jambes qui paraissent s'allonger et reprendre une forme ordinaire ; il ôte ses sabots parce qu'il trouve que, malgré leur délicate contexture, ils font encore trop de bruit ; il essaie de reproduire avec sa langue grossière les paroles fines et claquantes de l'instrument qui l'enivre, il cherche à grimper après le mur pour voir ce qui cause sa folie, son ravissement. Il s'écorche et les pieds et les mains, retombe sur le pavé, remonte pourtant. – Inutile ascension ! – Il se cramponne cependant ; il va, il dégrade, il est en chemin ; il croit arriver, il espère, il pense déjà casser un carreau pour fouiller sa tête dans les salons, au risque d'éffrayer toute l'assistance et de suspendre ce qui lui apporte sa joie. Il ne songe qu'à voir ; il aura vu, peu lui importe le reste ; il désire, il fait d'incroyables efforts. La peau d'un de ses doigts reste à un morceau de fer qui avance ; la douleur l'irrite, il continue toujours ; il est insensé, car son but ne peut être atteint : il n'y a au mur qu'un banc et ce fer qui a déchiré son doigt. – Il se crispe, il sue, il est dans un état qui approche de la rage ; il n'a cependant rien pris depuis midi ; et malgré ce, la vigueur du crétin semble s'accroître de son inanition. Dieu le possède pour le faire monter ; cette fois le Diable est plus fort que Dieu. Le méseul a parcouru les trois quarts d'une toise lorsqu'il glisse sur le sol, sanglant, fatigué, exténué, anéanti. Son cabas heurté roule et lui vomit quelque chose dont il ignorait la présence et qu'il dévore par instinct, non par plaisir ; car, aussitôt qu'il a jeté cet aliment dans son estomac, il ne mange, ne boit plus que des sons ; il est nourri, rassasié ; saute, crie, se roule, se tord, se relève, et enfin se tient coi un instant, pour recommencer de nouveau sous les fenêtres qui lui donnent la richesse, la force, le sentiment, l'âme, la vie, presque la beauté. – Le crétin est heureux.

Dans les salons que le petit homme trapu regarde comme étant le ciel, et qu'il n'atteint pas de ses cris, la harpe continue de vibrer sous l'exécution aérienne de la femme pâle, tantôt brulante, passionnée, poignante ; puis, molle et douce ; tantôt originale, noble et pleine de majesté ; puis, simple, naïve et gracieuse, entraînant toujours. Les fleurs de son âme se nuancent sous deux papillons rose et blanc qui voltigent sur ces cordes ; – ses mains. Ses yeux s'allument, s'éteignent ; on dirait qu'ils sont de verre, et qu'une lumière, se trouvant placée derrière eux, s'approche et s'éloigne alternativement. Sa bouche un peu entrouverte semble appeler à elle le baiser des anges, et l'on voit sur son front toute la Musique caressant sa chevelure et venant rafraîchir cet esprit sonore qui s'embrace sous les traits de la femme pâle. – Oh ! si le crétin l'avait vue, cette femme ! il serait mort en faisant le signe de la croix, car il se serait cru en face de Dieu ! – Cependant elle exécute sans cesse avec une verve divine toutes les difficultés fléchissantes sous ses bras, comme un brin d'herbe sous le vent.

Les pleurs qu'elle fait répandre à sa harpe vont mouiller les yeux de tout l'auditoire. Il n'y a plus dans l'assemblée que des âmes sans corps.

Après un passage final exactement saisi, inimitablement rendu, les personnages qui écoutaient, se réveillent avec lenteur, parce que la femme pâle vient de fermer la bouche à ses cordes. Et lorsque parut le jour qui suivit cette nuit de délices, on aperçut au-dessous des croisées de la rue Blanche la peau d'un doigt après un morceau de fer ; sur un banc, le crétin ; sur les fenêtres, ses yeux fixes ; et sur ses joues, de grosses larmes gelées.

### Un crétin et sa harpe,

récit de Xavier Forneret (1809-1884),

est un extrait du recueil *Temps perdu*,

sous-titré « Pièce de pièces », paru en 1840.

ISBN : 978-2-89816-172-8

© Vertiges éditeur, 2020

– 1173 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020